Sophie Moirand, *Les Discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris : Presses Universitaires de France, 2007, 179 p.

Michelle Lecolle

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/856>

DOI : 10.4000/praxematique.856

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 248-252

ISBN : 978-2-84269-837-9

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Michelle Lecolle, « Sophie Moirand, *Les Discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris : Presses Universitaires de France, 2007, 179 p. », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 48 | 2007, document 12, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/856> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.856>

Comme son titre nous l'annonce, le livre de Sophie Moirand (S. M.) est tout d'abord le résultat condensé d'un travail de cinq années d'*analyse* de la presse quotidienne nationale. À partir de corpus centrés sur des « événements scientifiques et technologiques à caractère politique », c'est à l'*observation* de la « traçabilité » des dires dans la matérialité des formes textuelles que nous invite cet ouvrage. Mais au-delà de cette analyse de discours, en s'attachant à relever les rappels interdiscursifs que ces dires convoquent, le propos est aussi et surtout de *comprendre* comment se construit, à travers le discours de la presse ordinaire, une/des mémoire-s collective-s, et en quoi celles-ci consistent. L'ouvrage, en s'attachant à une observation méthodique des éléments susceptibles de construire cette mémoire collective dans la presse ordinaire, s'ancre dans le cadre du dialogisme de Bakhtine¹, ce qui, bien sûr, est revendiqué, mais aussi mis en œuvre par la prise en compte de la temporalité, de l'historicité des événements et des discours, et de la pluralité des voix qui contribuent à les composer. C'est ainsi, en suivant avec l'auteur les fils qui se tissent dans « l'ordre horizontal » et « vertical » du discours (respectivement l'intra-textualité d'une part, l'interdiscursivité, l'intertextualité de l'autre), que l'on voit se former une mémoire dans/à travers les discours des médias.

Les quatre chapitres qui structurent l'ouvrage montrent un cheminement qui, partant de l'expérience empirique de l'analyse à travers différentes catégories, mène tout naturellement au questionnement et aux propositions théoriques.

Un premier chapitre explicite les choix méthodologiques et théoriques : le corpus de référence, sélectionné thématiquement à partir de plusieurs « moments discursifs » porteurs d'enjeux scientifiques, politiques et sociétaux intriqués, dont la parenté repose sur la notion de « risque » pour la santé publique (parmi d'autres, la « crise de la vache folle », les conflits et débats liés aux OGM, tous deux à partir de

1. Bakhtine M. (1977 [1929]), *Le Marxisme et la Philosophie du langage*, Paris, Minuit.

Bakhtine M. (1984 [1979]), *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.

1996), est délibérément caractérisé par son hétérogénéité sémiotique, textuelle, énonciative. En effet, comme nous le démontre S. M. dans l'ensemble de l'ouvrage, c'est bien cette hétérogénéité, constitutive du discours de presse (genres discursifs divers — de l'encadré informatif à l'éditorial en passant par le dessin de presse et la publicité —, diversité des communautés discursives convoquées — journaliste médiateur, scientifiques, hommes politiques...), que l'analyse se doit de conserver pour retracer les multiples liens des dires entre eux, mais aussi des événements qui constituent des « familles d'événements ». Afin de suivre les « fils interdiscursifs » ainsi tissés par les mots et les formules à travers les différentes unités textuelles et entre différents textes éloignés dans le temps, les récurrences, répétitions, reformulations sont systématiquement répertoriées dans plusieurs sous-corpus de travail, rassemblés, d'une part, autour de la catégorie de la nomination et de la caractérisation (détaillés au chapitre II), d'autre part, sur les modalités des dires (citations, mentions..., au chapitre III). Ainsi la constitution des sous-corpus permet de préciser empiriquement les particularités de la thématique générale du corpus et ses enjeux pour la compréhension du discours médiatique et de son rôle dans la construction de la mémoire collective.

La thématique implique des spécificités, donc. Celle, notamment, de rendre compte de découvertes scientifiques, et des risques qui en découlent, nécessite de nommer, de caractériser et de catégoriser des objets parfois jusque là innommés — de rapporter de l'inconnu à du connu. C'est à ces stratégies de nomination, de reformulation, de constructions ou de reprises de termes que s'intéresse un deuxième chapitre, qui, par là, met également au jour les liens à des événements antérieurs qui situent les événements analysés dans une même lignée.

Ici, ce sont principalement les mots qui, rapportés à leur contexte syntaxique, textuel, énonciatif, sont analysés : les différents mots qui nomment et caractérisent le prion, les mots et formules-clé qui émergent dans et par la presse, s'imposent et deviennent arguments (*principe de précaution, traçabilité, transparence*), les mots qui se déclinent différemment selon qui s'en empare, pour parfois (souvent) soutenir une argumentation (le *M* de *OGM* : *manipulé* ou *modifié*? et quel sens pour *manipulé*?), les mots qui changent de sens (*la vache folle* n'est, bien sûr, pas une vache, mais bientôt plus non plus une maladie), les mots qui perdent leurs guillemets, dont le sens s'étend

et dont l'emploi se banalise (*précaution*, affranchi de son *principe*), les mots qui, à l'instar de *Bhopal* et *Tchernobyl*, deviennent des « mots-événements » (noms communs flanqués d'un déterminant défini : *la vache folle*, *la grippe aviaire*, *la contamination*). On voit, dit SM, « comment le discours des médias construit des représentations » (p. 38), et, à partir de « faits », construit des événements. Mais aussi une lignée d'événements : l'étude de certaines structures relève ainsi la diffusion du « sème » de la folie (de la *vache folle* au *soja fou*), souligne la mise en parenté de (dits) fléaux et catastrophes, et révèle, à travers les allusions, les échos établis *in fine* à « l'affaire » traumatique du sang contaminé.

La spécificité d'un discours de presse centré sur les rapports, souvent conflictuels, entre science, politique et société met en jeu, et en lien, des communautés discursives et des paroles différentes : c'est ce qu'aborde le chapitre III, sous l'intitulé « La diversité et la ronde des dires ». C'est ici, principalement, qu'est mise en œuvre la référence au dialogisme. Dialogisme interactionnel : le journaliste est censé être le médiateur d'un discours « autre » ; dialogisme intertextuel : la presse rapporte, reprend, commente, argumente d'autres textes (co-présents dans l'hyperstructure d'une page de journal, ou antérieurs, sur le même support ou dans d'autres médias) ; dialogisme interdiscursif surtout, qui convoque, parfois clandestinement par l'allusion, des « discours transverses ».

La première partie du chapitre revient sur la représentation prototypique « d'une situation de médiation à trois pôles » qui caractérise le discours de transmission des savoirs. En observant comment la presse « met en scène » cette situation de médiation, l'analyse montre pourtant très vite la nécessité de s'écarter d'une telle représentation, ou de l'affiner. Et en effet, la situation la plus générale semble bien être plutôt celle d'une « mosaïque de voix », d'un « intertexte plurilogal » (p. 85) où le « médiateur » reprend et commente des paroles elles-mêmes reprises de plusieurs sources, paroles où plusieurs « mondes sociaux » (scientifiques, politiques, industriels, médias), eux-mêmes composés de communautés langagières différentes, s'affrontent parfois.

Mais l'apport principal du chapitre réside dans l'approche des « discours masqués, cachés », de l'allusion en un mot, mais en diverses réalisations. Les observables discursifs, ici plus incertains, sont pourtant traqués et systématisés. Dans les titres, dans le corps de l'argumentaire d'articles portant sur les OGM, S. M. relève ainsi les allusions à des

faits, à des dires antérieurs, qui rappellent des débats déjà anciens entre tenants de la nature « bonne fée » et adeptes du « progrès scientifique », et remémorent des « représentations enfouies dans une mémoire collective [...] qui [contribuent] à construire des domaines de mémoire » (p. 65).

Le chapitre IV s'attaque à la question de la nature et du rôle de la mémoire, en l'articulant tout d'abord avec la catégorie dialogique de l'explication dans les médias : en effet, expliquer (que ce soit sous l'angle du *Qu'est-ce que c'est ?*, du *Comment ça marche ?* ou du *Pourquoi ?*) nécessite de recourir à des savoirs et des dires « produits ailleurs et avant », à convoquer des « domaines de mémoire », qui relèvent de l'histoire partagée. En outre, cette « explication médiatique » glisse, en quelque sorte naturellement, vers l'argumentation puisque le médiateur (dans les articles à « énonciation subjectivée » : éditoriaux, analyses, commentaires) est dans son rôle en exposant son point de vue sur les controverses rapportées. En tout état de cause, explication et argumentation supposent que les « objets de discours » soient « éclairés » (au sens de Grize¹), par le choix des formulations, et le recours à des « préconstruits culturels ». On voit ici le rôle de la mémoire.

Mais quelle mémoire ? quelles mémoires, plutôt, et c'est ce que le chapitre discute, essentiellement par des questions : la mémoire est-elle seulement interdiscursive ? Quelle est la part des mots et des dires, et celle des impressions diverses mémorisées par les individus ? La mémoire ne s'exerce-t-elle pas aussi à l'insu des sujets (y compris des locuteurs/scripteurs), par le pouvoir évocateur des dires plus que par les dires eux-mêmes ? Comment, finalement, se construisent des savoirs communs aux groupes sociaux, donc des « mémoires collectives² » ?

S. M. n'assène pas ici de réponse, mais on trouvera dans cet ouvrage de nombreux éléments permettant de progresser dans un domaine généralement pris en charge par d'autres champs de recherche (sciences cognitives). Ici, comme dans l'explication du fonctionnement

1. S. M. se réfère ici à Grize J. B. (2005), « Le point de vue de la logique naturelle », dans M. Doury et S. Moirand (éd.), *L'Argumentation aujourd'hui. Positions théoriques en confrontation*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 35-43.

2. Halbwachs M. (1994 [1925]), *Les Cadres sociaux de la mémoire*, postface de Gérard Namer, Paris, Albin Michel.

Halbwachs M. (1997 [1950]), *La Mémoire collective*, édition critique établie par Gérard Namer, Paris, Albin Michel.

des discours médiatiques qui constitue l'objectif principal de l'ouvrage, S. M. adopte une démarche résolument discursive, où toute proposition est solidement étayée par des exemples foisonnants et par des analyses fines et circonstanciées.

Ainsi, appelant en conclusion les professionnels de la presse à une « éthique langagière » dans le choix de leurs formulations, c'est bien en définitive à cette éthique que l'auteur contribue elle-même, en mettant au bénéfice du lecteur, citoyen nécessairement « exposé » aux médias, son savoir-faire de linguiste et sa déontologie.